

Ruptures

Mireille Cliche

Number 62, Winter 1995

Poésies actuelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cliche, M. (1995). Ruptures. *Moebius*, (62), 27–30.

Mireille Cliche

Ruptures

Je vais si loin il ne me semble aller nulle part
mon chemin se lave de toutes ses couleurs
ma voix pâlit à se frotter sur les pierres
aucun courrier ne s'use sur la peau
au-dessus du cœur
pas même une enveloppe au toucher d'écorce
d'abord pliée puis refaite avec l'ongle
plus de sons pour aider à suivre
le parcours du hasard
le silence s'entend comme une bille fuit
et derrière le vestibule des peines
le grand vestiaire de l'inanimé

Une fourrure sur ma peau
la peau de quelqu'un d'autre
on brise les os d'un seul regard un peu brûlant
on a tout aimé on apprend à tout perdre
dans ma mire ne passe plus
que le temps

Dans la lumière posé : un
le pas seul entame la marche.
J'étais venue au deux
mille fois compté : un deux
ce pas immémorial d'où serait née
la danse.
À trois : les mêmes plus un corps
surimprimé sur la nuit
la rétine le cœur
ne connaissent plus
le repos.

Nuit
nuit noire
nuit rose et noir
bestiaire habité de fleurs vénéneuses
nuit cousue de terreur religieuse
à veiller sur un corps
aimé

Nuit
nuit verte
nuit gris et vert
toute l'eau du monde sur ta peau
l'orage chevrotant dans les voix
les voies miroitantes
des dieux

Le monde bat à nos poignets
le monde dort coule de nos poignets
le monde

Et dans la nuit
on panse de petites peurs
au-dessus d'un cratère
de la largeur d'un dé à coudre

Parole!

Langue de désirs
(vibrante violente essoufflée)
langue de rage et de combat
(essentielle et sans partage)
âme désarticulée
film désorganisé
fil d'Ariane du monde depuis son commencement
ma naissance est une marche vers toi
et toutes les autres
destinées toujours écrites avec un e
fatum de femmes
fatras de sorcières
poésie

À nouveau elle était là
respirant l'ombre et le tumulte et les obscures
tempêtes du regard
sans mesurer les murs
de soi à soi
ni soupeser les morts
ni compter les cadavres
et la nuit lourde avait de très longs cheveux
sombres et de longs doigts
plus avides qu'un avare

À nouveau elle était là
pour livrer sa prière son jardin son épouvante
des signes qui seuls rendent les nuits claires
et proviennent du ventre